

CETTE HISTOIRE COMMENCE UN DIMANCHE et ne pouvait commencer aucun autre jour. Pour toi, le dimanche est un résidu de la semaine, pour moi c'est une tzigane qui fouille dans les emballages et les vieux chiffons, qui cherche des trucs encore bons dans ce qui a été jeté.

Je crois que les meilleures propositions se font le dimanche.

Je crois que la guerre finit le dimanche.

Je crois qu'Ulysse est rentré un dimanche, après la danse des vagues, il est rentré à la maison comme toi tu rentres, après la danse des vagues, tous les dimanches.

Pour Pénélope le bruit du retour était le contact du bois rugueux sur les rochers du port. Et l'odeur du retour était celle du sel.

Pour une mère le bruit du retour est trois tours de clé, la clenche, la porte qui s'ouvre et se referme. Et l'odeur du retour n'est pas celle du sel, non, c'est un parfum masculin que tu t'es mis dans les cheveux, un parfum que tu changes chaque semaine.

Je voudrais rencontrer ces cols éclaboussés d'odeurs coûteuses, savoir quels visages ils ont, comment ils s'appellent, si je les connais? Savoir comment tu les embrasses, si tu as des élans ou si tu fais ça comme ça, je voudrais voir comment tu vas à leur rencontre, si tu as le pas décidé des irresponsables ou un instant d'hésitation.

Je t'imagine toute la soirée du samedi, Mia.

J'imagine comme tu deviens rouge quand un garçon te demande « Comment t'appelles-tu? » et que tu lui réponds « À toi d'abord. Giorgia, Sara, Chiara. Je suis toutes les femmes que tu veux » et tu souris, malicieuse comme la pomme qui s'offre à croquer.

J'imagine jusqu'à ce que je te voie arriver: tes chaussures à talons à la main, le sac accroché au poignet, le mascara coulé sous les yeux, des éclats scintillants partout. Tu es une femme d'hier, pas d'aujourd'hui; tu portes sur toi la nuit passée.

C'est l'aube du dimanche après un samedi comme tant d'autres. Un garçon plus grand que toi t'a raccompagnée, ça me fait peur de dire un homme, tu es une enfant.

« Tu veux du café ? »

Tu fais oui de la tête.

Je serre mon peignoir et je réprime un bâillement. Je dois te faire comprendre que tu es en sécurité, fais-moi confiance, parle-moi, je verse le café dans deux petites tasses, même si je n'ai aucune envie de café, je m'assieds avec toi, je souris, c'est comme ça qu'on fait, disent les experts.

Je te demande: « Où es-tu allée ? » la voix posée, calme.

« Qu'est-ce que c'est ? Une enquête ?

– Non, c'était juste histoire de parler.

– Alors ne parle pas. »

J'essaie de te faire une caresse, je ne suis pas une femme de gestes, je suis une femme de frissons immobiles, Mia, j'essaie, mais toi, tu t'écartes aussitôt.

Je te demande : « Tu es capable d'un peu d'amour ? »

Tu me regardes droit dans les yeux, tu dis « Pense à toi », et tu ressors.

Pénélope ne reconnaît pas Ulysse quand elle le voit revenir.

Et je ne te reconnais pas non plus.

Une mère ne fait pas ça, disent les experts.

On ne lit pas les journaux intimes, on ne s'insinue pas dans les pensées de ses enfants.

Les voleurs entrent par la fenêtre. Les voleurs, pas les mères.

Une mère ne fait pas ça, répètent-ils.

Excuse-moi, mais ta bouche est fermée, Mia. Et comment pourrais-je te comprendre si je ne chaparde pas tes pensées sur le papier.

Excuse-moi, mais ta porte est blindée, Mia. Alors comment pourrais-je entrer si je ne passe pas par la fenêtre.

Une mère ne fait pas ça, affirment-ils.

Je me dépêcherai, un pas après ton départ, un pas avant ton retour. Je te lirai et je m'écrirai.

Une mère ne fait pas ça, moi si.

Ceci est le journal de Mia

Je m'appelle Mia. Un nom tout-puissant, non ?

C'est ma mère qui l'a voulu.

Quand je peux je change et sans ce nom il me semble que les choses vont mieux.

Je ne voudrais pas être Mia, je voudrais être à quelqu'un, savoir que je lui appartiens et ne plus bouger de là.

Mia est un nom seul.

J'aimerais mieux m'appeler Tua.

Ma mère l'a voulu, elle a voulu que je sois à moi seule. Peut-être que ça la faisait tenir tranquille. Elle qui ne se fie à personne, elle qui regarde avec des yeux de loup, elle qui est triste d'une tristesse contagieuse.

J'ai dix-huit ans, cher journal.

J'ai un chien qui s'appelle Pongo, il a les oreilles en l'air et le poil taché de marron et de blanc.

Quand je l'ai trouvé dans la rue, j'ai promis de m'occuper de lui, de le sortir tous les soirs, de bien le traiter. Maintenant qu'un an a passé il m'arrive même d'oublier qu'il existe.

Pongo me pardonne, malgré tout il me fait fête, même si je ne le promène pas, même si je ne le caresse pas. Je n'arrive pas à comprendre sa bonne humeur.

Moi je ne suis pas capable de pardonner, je pense que quand on commence à pardonner c'est difficile d'arrêter, c'est un vice qui risque de te faire passer pour une conne.

Ma meilleure amie s'appelle Marzia, nous sommes dans la même classe. C'est une fille spéciale, mais peut-être pas, avec les gens on ne peut jamais dire.

Je fais beaucoup de rêves la nuit, le matin je ne m'en rappelle plus un seul.

J'aime danser et chanter et jouer des rôles, mais je ne danse pas, je ne chante pas, et je ne joue pas.

Je préfère la théorie à la pratique, il me semble qu'en théorie les choses marchent mieux.

Ma mère au contraire est une femme concrète, elle passe ses journées à faire. Je suis son contraire.

Elle a la réponse prête, moi, la question.

Elle a les pieds en plomb, moi, aériens.

Elle garde l'équilibre, je tombe continuellement.

Je suis elle à l'envers, elle avec la tête en bas.

J'ai mille garçons, je ne dis « je t'aime » à personne.

Je ne crois pas aux principes et aux belles endormies, aux ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants, je crois aux gens qui se supportent, à ceux qui parfois se disent « Je te déteste » et maudissent le jour où ils se sont connus.

Marzia dit que les filles comme moi se définissent comme « an affectives ».

Je me juge « mûre », tout simplement.

Ceux qui me connaissent le savent, je n'aime pas écrire.

Écrire est quelque chose d'intime, plus intime que le sexe, qui se fait encastré dans l'autre, ça se fait sans étudier le corps qu'on a devant soi, et dedans.

Écrire c'est se déshabiller devant quelqu'un, se laisser regarder ainsi, nus et debout, pleins de défauts de chair.

J'ai toujours écrit peu, des phrases courtes: je saute d'un souvenir à l'autre, je poursuis des pensées chaque fois différentes, et à suivre mille papillons on n'en attrape aucun.

Mais cette fois je ne m'en retourne pas chez moi la rétine vide, je ne me perdrai pas dans des vols qui n'ont rien à y voir.

Je le fais pour toi, Mia, l'effort de me déshabiller et de te laisser regarder. Il est pour toi cet effort de raconter.

Si je ne lui raconte pas mes erreurs elle ne les répétera pas, pensais-je.

Et au contraire tu les fais tout de même.

Peut-être que les erreurs de la mère sont inscrites dans l'ADN de l'enfant, qui sait.

Alors, mieux vaut en parler.

Tu connais une femme qui ne parle que de choses à faire, qui a une voix de disque rayé, une femme sans amour, et sans amour tu l'es aussi.

Mais, vois-tu, dans l'histoire de chaque personne il y a une digue.

D'un côté l'eau qui monte et qui déborde, et qui est énergie.

De l'autre côté du barrage, la terre ferme.

De moi, tu connais la terre ferme.

Alors je te raconte l'eau que tu n'as pas vue.

Une mère a un double devoir: accoucher d'un nom et d'un enfant. Le nom naît en premier, il requiert une gestation plus brève.

Puis tu déboules, Mia: mon caprice et mes raisons.

Ton père disait « Mieux vaut pas », c'est un nom gâté pour une enfant, absurde pour une femme.

Peu m'importait, j'avais mes raisons pour t'appeler ainsi, tu les auras aussi à la fin de ce récit et peut-être même que ce nom, qui te fait tellement honte, te plaira alors.

Je n'aime pas les noms longs, j'ai été élevée dans l'économie de paroles.

Et je n'aime pas non plus les noms latins, à promener comme des petits chiens à pedigree.

J'adore les noms de vagabonds, brefs comme un coup de sifflet, pour s'appeler en vitesse et échapper à la police; les noms de pêcheurs, qui connaissent l'azur argenté, les doigts brûlés par le sel, les bateaux qui suivent les poissons: l'or bleu qui saute et vibre et ne se laisse pas prendre.

Cela t'arrivera aussi : un soir tu tires sur le filet, et tu le sens lourd. Et ce n'est pas un congre cette fois, non, c'est un trésor.

La mer te l'a offert, elle te l'a mis là, dans les rets.
Il pèse deux bars bien charnus et une crevette moyenne.
Il pèse un peu plus de deux kilos.
Il a les épaules minuscules, mais elles s'élargiront.
Il a des os de lait, mais ils se calcifieront.
La mer me l'a offerte, elle me l'a mise là, dans le ventre.
Mia.

Pour mon père, un nom en valait un autre : avec les filles il n'aurait parlé que peu ou pas, il n'avait pas besoin de nous appeler.

C'est ma mère qui a insisté : « Giulia ».

Je suis « née avec la chemise », une enveloppe de liquides et de placenta.

« Ça porte bonheur de naître avec la chemise, c'est bon signe », à ce qu'on dit.

Moi je ne crois pas à la chance ni aux signes.

Je pense que le destin se forge lui-même.

Il faisait froid ce jour-là, je me suis couverte avec ce que j'ai trouvé, avec la chemise, c'était tout ce qu'il y avait là.

C'était le treize décembre mil neuf cent quarante-six.

« Le treize porte bonheur, sauf à table », à ce qu'on dit.

Non, le treize ne porte ni bonheur ni malheur.

Le destin ne donne pas de signes : il lève la main et donne la réponse, il ne suggère pas.

Les réponses tu ne les as que quand il a fini, qu'il va se coucher. Le destin, tu t'aperçois qu'il existe quand tu regardes en arrière, jamais quand tu regardes devant toi.



Giulia Carcasi, *Je suis en bois*
Roman traduit de l'italien par Marianne Véron

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2008 | www.heloisedormesson.com
176 pages | 19 € | ISBN 978-2-35087-076-2
Distribution/diffusion Interforum